

5^{EME} DIMANCHE APRES PAQUES

Le mot de Saint Augustin

C'est un don de Dieu que d'aimer Dieu.

Évangile du jour (Io 16, 23-28) commenté par Saint Augustin

Il nous faut maintenant expliquer ces paroles de Notre-Seigneur : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera ». Déjà, dans les premières parties de ce discours de Notre-Seigneur, et par rapport à ceux qui demandent certaines choses au Père au nom de Jésus-Christ et ne les reçoivent pas, nous avons dit que demander quelque chose de contraire au salut, ce n'est pas demander au nom du Sauveur ; car lorsque Jésus a dit : « En mon nom », il a voulu faire allusion, non pas au bruit que font les lettres et les syllabes, mais à ce que ce son signifie et représente réellement. Ainsi celui qui pense de Jésus-Christ ce qu'il ne doit pas penser du Fils unique de Dieu, ne demande pas en son nom, bien qu'il prononce les lettres et les syllabes qui composent son nom; il demande au nom de celui dont il se fait l'idée au moment où il formule sa demande. Pour celui qui pense de Jésus-Christ ce qu'il doit en penser, il demande en son nom, et il reçoit ce qu'il demande, si d'ailleurs il ne demande rien de contraire à son salut éternel. Mais il le reçoit quand il doit le recevoir. Il est certaines choses qui ne sont pas refusées, mais qui sont différées, pour être données dans un temps opportun. Il faut donc entendre que, par ces paroles. « Il vous donnera, à vous », Notre-Seigneur a voulu désigner les bienfaits particuliers à ceux qui les demandent. Tous les saints, en effet, sont toujours exaucés pour eux-mêmes, mais ils ne le sont pas toujours pour tous, pour leurs amis, leurs ennemis, ou les autres; car Notre-Seigneur ne dit pas absolument : « il donnera » ; mais : « il vous donnera à vous ».

« Jusqu'à présent », dit Notre-Seigneur, « vous n'avez rien demandé en mon nom. Demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit entière ». Cette joie qu'il appelle une joie pleine, n'est pas une joie charnelle, mais une joie spirituelle, et quand elle sera si grande qu'on ne pourra plus rien y ajouter, alors elle sera pleine. Donc tout ce que nous demandons pour nous aider à obtenir cette joie, il faut le demander au nom de Jésus-Christ, si nous comprenons bien la grâce divine, et si nous demandons vraiment la vie bienheureuse. Demander tout autre chose, c'est ne rien demander. Sans doute, il y a autre chose; mais en comparaison d'une si grande chose, tout ce que nous pourrions désirer n'est rien. On ne peut pas dire, en effet, que l'homme n'est rien, et cependant l'Apôtre dit de lui : « Il pense être quelque chose, et il n'est rien » (Gal 6, 3). Car, en comparaison de l'homme spirituel qui sait que c'est par la grâce de Dieu qu'il est ce qu'il est, **celui qui s'abandonne à de vains sentiments de lui-même n'est rien**. Ainsi on peut très bien entendre que, dans ces paroles : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous demandez quelque chose au Père en mon nom, il vous le donnera », Notre-Seigneur, par ces

mots, « quelque chose », a voulu parler, non pas de toute sorte de choses, mais de quelque chose dont on ne puisse dire que ce n'est rien en comparaison de la vie éternelle.

Ce qui suit : « Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé en mon nom », peut s'entendre de deux manières. Ou bien vous n'avez pas demandé en mon nom, parce que vous n'avez pas connu mon nom comme il doit être connu; ou bien vous n'avez rien demandé, parceque, en comparaison de ce que vous deviez demander, ce que vous avez demandé doit être regardé comme rien. Aussi, pour les exciter à demander en son nom, non pas rien, mais une joie pleine (car s'ils demandent autre chose, cette autre chose n'est rien), il leur dit : « Demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit pleine » ; c'est-à-dire, demandez en mon nom que votre joie soit pleine, et vous le recevrez. Car les saints qui demandent avec persévérance ce bien-là, la miséricorde divine ne les trompera pas.

Notre-Seigneur continue : « Je vous ai dit ces choses en paraboles : l'heure vient où je ne vous parlerai plus en paraboles, mais où je vous parlerai ouvertement de mon Père ». Je pourrais dire que cette heure dont parle Notre-Seigneur doit s'entendre du siècle futur, où nous verrons ouvertement ce que l'apôtre Paul appelle « face à face »; ainsi ces mots : « Je vous ai dit ces choses en paraboles », semblent n'être autre chose que ce que dit le même Apôtre : « Nous voyons maintenant par miroir en énigme » (1 Cor 13, 12). « Je vous parlerai ouvertement », parce que c'est par le Fils que le Père se fera voir, selon ce qu'il dit lui-même ailleurs : « Et personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils et celui auquel le Fils voudra le révéler » (Mt 11, 27). Mais ce sens paraît opposé à ce qui suit : « En ce jour vous demanderez en mon nom ». Car dans le siècle futur, quand nous serons arrivés à ce royaume, où nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est (1 Jo 3, 2), que pourrions-nous demander, puisqu'au milieu de tous les biens nos désirs seront satisfaits ? (Ps 102, 5) C'est pourquoi il est dit dans un autre psaume: « Je serai rassasié, quand votre gloire paraîtra » (Ps 16, 15). Une demande, en effet, est la preuve d'une certaine indigence; or, nulle indigence ne peut exister là où il y aura satiété complète.

Autant que je puis m'en rapporter à mon jugement, il n'y a donc plus qu'une chose à faire, c'est de croire que Jésus a voulu promettre à ses disciples de les rendre spirituels, de charnels et grossiers qu'ils étaient; sans les rendre néanmoins tels que nous serons, quand notre corps lui-même sera spiritualisé, mais en les rendant tels qu'était celui qui disait : « Nous prêchons la sagesse au milieu des parfaits » (1 Cor 2, 6) ; et encore : « Je n'ai pu vous parler comme à des hommes spirituels, mais comme à des hommes charnels » (1 Cor 3, 1) ; et encore : « Nous n'avons pas reçu l'esprit de ce monde, mais l'esprit qui est de Dieu, afin que nous connaissions les choses qui nous ont été données par Dieu ; choses que nous annonçons, non avec les doctes paroles de la sagesse humaine, mais avec les doctes paroles de l'esprit : appropriant les choses spirituelles aux spirituels; car l'homme animal ne perçoit pas les choses qui sont de l'esprit de Dieu » (1 Cor 2, 12-15). L'homme animal ne percevant pas les choses qui sont de l'esprit de Dieu, tout ce

qu'il entend sur la nature de Dieu, il l'entend de telle sorte qu'il ne peut s'imaginer qu'il soit autre chose qu'un corps, aussi grand, aussi étendu que vous voudrez, aussi lumineux, aussi beau que vous le supposez, mais enfin toujours un corps. Toutes les paroles de la Sagesse sur la substance incorporelle et immuable sont donc pour lui des paraboles : non qu'il les regarde comme telles; mais parce qu'il se fait des idées comme ceux qui entendent les paraboles et ne les comprennent pas. Mais l'homme spirituel commence à juger toutes choses et à n'être jugé par personnes; quoique dans cette vie il voie encore par miroir et en partie, néanmoins, sans l'intermédiaire d'aucun sens du corps et sans le secours de cette imagination qui reçoit ou produit les images des corps, mais bien par la très certaine intelligence de son âme, il comprend que Dieu n'est pas un corps, mais un esprit. À la manière si positive dont le Fils nous parle du Père, on comprend qu'il est la même nature avec celui qui l'annonce. Alors ceux qui demandent, demandent en son nom; parce que par le son de son nom ils ne comprennent pas autre chose que ce qui est désigné par ce nom, et la vanité ou la faiblesse de leur esprit ne leur fait pas imaginer que le Père est dans un lieu et que le Fils se trouve dans un autre, qu'il est debout devant lui et qu'il le prie pour nous : ils ne s'imaginent pas non plus que le Père et le Fils aient des corps, que ces corps occupent des places différentes, et que le Verbe adresse à celui dont il est le Verbe des paroles qui auraient à traverser l'espace interposé entre la bouche de celui qui parle et les oreilles de celui qui écoute; ils ne se représentent pas davantage des choses semblables à celles que forgent dans leurs cœurs les hommes charnels et grossiers. Pour les hommes spirituels, lorsqu'ils pensent à Dieu, tout ce que l'habitude de voir et de toucher des corps leur rappelle de matériel, ils le renient et le repoussent, comme on chasse des mouches importunes; ils l'éloignent des yeux de leur âme ; ils acquiescent à la vérité de cette lumière dont le témoignage et le jugement leur prouvent que ces images corporelles qui se présentent aux yeux de leur esprit, sont absolument fausses. Ceux-là peuvent en quelque manière se représenter Notre-Seigneur Jésus-Christ, en tant qu'homme intercédant pour nous auprès du Père, et en tant que Dieu nous exauçant avec le Père. C'est, j'imagine, ce que Jésus a voulu nous faire comprendre quand il a dit : « Et je ne vous dis point que je prierai le Père pour vous ». Mais l'œil spirituel de l'âme peut seul parvenir à comprendre comment le Fils ne prie pas le Père, et comment le Père et le Fils exaucent par ensemble ceux qui les prient.

« Car le Père lui-même », dit Notre-Seigneur, « vous aime parce que vous m'avez aimé ». Le Père nous aime-t-il parce que nous l'aimons, ou bien ne l'aimons-nous point parce qu'il nous aime? Notre évangéliste va nous répondre dans son épître : « Nous aimons », dit-il, « parce qu'il nous a aimés le premier » (1 Io 4, 10). Le motif qui nous le fait aimer, c'est donc qu'il nous a aimés le premier; c'est donc un don de Dieu que d'aimer Dieu. Il nous a donné de l'aimer, car avant d'être aimé, il nous a aimés. Nous lui déplaisions, et il nous a aimés, afin qu'il y eût en nous de quoi lui plaire. Car nous n'aimerions pas le Fils, si nous n'aimions aussi le Père. Le Père nous aime parce que nous aimons le Fils ; mais c'est du Père et du Fils que nous avons

reçu la grâce d'aimer et le Père et le Fils; la charité, en effet, a été répandue dans nos cœurs par l'Esprit des deux (Rm 5, 5); et cet Esprit nous fait aimer et le Père et le Fils, et avec le Père et le Fils il se fait aimer lui-même. Ce pieux amour dont nous honorons Dieu, c'est Dieu lui-même qui l'a fait naître en nous, et il a vu qu'il était bon; c'est pourquoi il a aimé ce qu'il avait fait lui-même. Mais il n'aurait pas fait en nous ce qu'il aime en nous, si, avant de le faire, il ne nous avait pas aimés.

« Et vous avez cru », continue Notre-Seigneur, « que je suis sorti de Dieu. Je suis sorti du Père et je suis venu dans le monde. Maintenant, je laisse le monde et je vais à mon Père ». Nous l'avons cru entièrement, et, certes, ce n'est pas difficile à croire, parce qu'en venant dans ce monde il est sorti du Père sans abandonner le Père; et il retourne au Père en laissant le monde, mais sans quitter le monde. Il est sorti du Père, parce qu'il est du Père; il est venu dans le monde, parce qu'il a montré au monde le corps qu'il avait pris dans le sein d'une vierge. Il a laissé le monde en s'éloignant de lui corporellement; il est retourné au Père par l'ascension de son humanité. Mais il n'a pas quitté le monde, car il y est présent par sa providence.

Prières

Oraison

Ô Dieu, de qui procèdent tous les biens, accordez à vos serviteurs suppliants : que, par votre inspiration, nos pensées se portent à ce qui est bien ; et que notre volonté, guidée par vous, l'accomplisse.

Prière de Saint Anselme (1033-1109) à la Très Sainte Vierge

Le ciel et les astres, la terre et les fleuves, le jour et la nuit, et tout ce qui obéit ou sert à l'homme, se félicite d'être par vous, ô Notre Dame, rendu en quelque sorte à sa beauté première, et même doté d'une grâce nouvelle et ineffable. Car tous, pour ainsi dire, étaient morts, alors que dépouillés de leur dignité naturelle, qui est d'être au pouvoir et au service de ceux qui louent Dieu — c'est là le motif même de leur création — ils étaient opprimés et dégradés par un culte idolâtrique, étranger au but de leur existence. Ils se réjouissent donc d'être comme ressuscités, puisque désormais les voilà soumis à la domination et embellis par l'usage des adorateurs du vrai Dieu. Ils ont comme exulté lorsque leur fut accordée la faveur, nouvelle et inestimable, non seulement de sentir invisiblement au-dessus d'eux la royauté de Dieu, leur propre Créateur, mais encore de le voir les sanctifier visiblement, dans leur sphère à eux, en en faisant lui-même usage. Tels sont les si grands biens échus à l'univers, par le fruit béni du sein de Marie, la bénie. Par la plénitude de votre grâce, Marie, les êtres retenus en enfer se réjouissent d'être libérés, et les créatures au-delà du ciel d'être restaurées. Oui, c'est bien par ce glorieux Fils de votre glorieuse virginité que tous les justes disparus avant sa mort vivifiante exultent de voir la fin de leur captivité, et les anges, le relèvement de leur cité à moitié détruite. Ô femme remplie et plus que remplie de grâce, dont la surabondante plénitude se répand sur toute la création pour la rétablir ! Ô vierge bénie et plus que bénie, dont la bénédiction est source de bénédictions pour toute la nature, non

seulement pour la nature créée, de la part de son Créateur, mais aussi pour le Créateur, de la part de sa création ! Dieu a donné son Fils, fruit unique de son cœur, qui était son égal et qu'il aimait comme lui-même : il l'a donné à Marie, et, du sein de Marie, il en fait son fils, non pas quelqu'un d'autre, mais le même en personne, de sorte qu'il est par sa nature le même Fils unique de Dieu et de Marie. Toute la création est l'œuvre de Dieu, et Dieu est né de Marie ! Dieu a tout créé, et Marie a enfanté Dieu ! Dieu qui a tout formé, s'est formé lui-même du sein de Marie, et ainsi il a refait tout ce qu'il avait fait. Lui qui a pu tout faire de rien, n'a pas voulu refaire sans Marie sa création détruite. Dieu est donc le Père de toutes les choses créées, et Marie la mère de toutes les choses recréées. Dieu est le père de la création universelle, et Marie la mère de la rédemption universelle. Car Dieu a engendré Celui par qui tout a été fait, et Marie a enfanté celui par qui tout a été sauvé. Dieu a engendré Celui sans qui absolument rien n'existe, et Marie a enfanté Celui sans qui absolument rien n'est bon. Oui, le Seigneur est vraiment avec vous : il vous a fait un don tel que la nature entière vous est grandement redevable, à vous, en même temps qu'à lui. Ainsi soit-il.